

en guise de préface

Joseph Tarrab

Insolites Colophons
Se Perdre, Se Retrouver

L'écriture, et singulièrement l'écriture poétique, est, pour Alain Tasso, une manière d'être, de vivre, de respirer l'air de l'intemporel tout en scandant les temps, les jours et les saisons du monde. Perpétuellement mobile et vigilant, attentif aux choses et aux événements, il mène son combat sur deux fronts à la fois : l'ici, avec ses péripéties, ses hauts et ses bas, et l'ailleurs, le champ des quintessences qu'il a appris, de recueil en recueil, à distiller jusqu'à les cristalliser en formes artistiques succinctes et formules poétiques lapidaires, menant, là aussi, une double entreprise de ciselage au pinceau et à la plume.

Entreprise qui, avec son dernier recueil « *Brisants comme dictame d'un monde trépassé, dix poèmes et des icônes* » atteint son degré maximal de concision. Ici, les thèmes récurrents de la démarche poétique de Tasso depuis les débuts sont convoqués et mis en résonance sympathique, telles les cor-

des d'un instrument de musique vibrant par contagion. Un seul mot, parfois, suffit pour en développer toutes les harmoniques.

Mon propos n'est pas d'analyser ce point d'aboutissement qui est sans doute un nouveau point de départ, une porte ouverte sur d'autres alambics. La couverture de *Brisants* s'orne d'un Christ Pantocrator insolite, moins à l'image d'un autocrate byzantin aspirant à la pantocratie que d'un évêque melkite modeste et bon enfant qui semble chercher à concilier l'ici et l'ailleurs, le monde intemporel des ors et le monde temporel des couleurs.

L'insolite n'est du reste pas étranger à l'esprit d'Alain Tasso que j'ai connu en 1986 dans sa boutique d'objets de collection de toutes provenances, orientales et occidentales, à l'enseigne de « L'Insolite », qu'il tenait à Kaslik dans un Liban en pleine guerre. Cet amour des beaux objets rares ou précieux, il le tenait d'un père collectionneur passionné d'œuvres d'art que je croisais au café « The Horseshoe », du temps de sa splendeur.

Dès qu'il a commencé à publier à compte d'auteur pour pouvoir mieux contrôler les paramètres éditoriaux, cet amour s'est manifesté dans le choix de formats à chaque fois différents, de papiers somptueux (surtout dans les livres d'artistes calligraphiés de sa main et illustrés par des peintres de sa génération, à qui il donnait parfois ainsi leur première chance de percer), de la typographie idoine. Chaque recueil devient dès lors un ouvrage raffiné qui invite le lecteur à commencer par se délecter de l'épaisseur, de la texture, de l'épair, des filigranes et des barbes du support en

coton souvent découpé à la main, des polices de caractères, de l'aération et de la mise en scène des pages, des illustrations sélectionnées avec un soin extrême, peintures, dessins, estampes, calligraphies, contrepoints visuels qui escortent le texte et incitent à de fructueuses suspensions de lecture.

Alain Tasso commence par communiquer avec son lecteur par le plaisir des sens afin de freiner son élan, de le préparer au rythme lent, méditatif, intériorisé de la lecture poétique entrecoupée de rêveries et de dérives mentales en quête d'un sens élusif qui sans cesse se livre et se dérobe, se rapproche et s'éloigne, s'immerge et resurgit, tel un esquif ballotté par les vagues. D'autant plus que les mêmes termes changent perpétuellement leurs dénnotations et connotations, incrustant, au fil des recueils, autour du noyau graphique/sémantique, de multiples pelures sémantiques, des sédimentations énigmatiques qui questionnent le sens au lieu de le fixer.

Poète, peintre, calligraphe, Alain Tasso est également artisan, facteur de livres qui tiennent leurs promesses jusqu'au bout, jusqu'à la dernière page, celle du *colophon*, combinaison élaborée de la page de titre et de l'achevé d'imprimé, avec un quelque chose de plus qui, chez Tasso, en fait parfois des poèmes à part entière.

Des colophons figurent déjà sur les tablettes d'argile couvertes d'écritures cunéiformes de la bibliothèque d'Assurbanipal. Certains attribuent leur appellation au mot grec *kolophon* qui dénote au propre la faîte, la cime, et, au figuré, l'achèvement, la dernière touche, le couronnement d'une œuvre. D'autres rattachent le mot à la ville ionienne de Colophon sur la côte lydienne, non loin de la ville

d’Ephèse. Aujourd’hui réduite à quelques ruines, elle avait, du temps de sa splendeur entre le VIII^{ième} et le V^{ième} siècles avant notre ère, disputé à une dizaine d’autres villes l’honneur d’avoir donné naissance à Homère. Si je ne me contente pas de la première étymologie qui décrit fort bien le souci de Tasso de couronner ses ouvrages par une touche singulière, c’est que Colophon était voisine du sanctuaire de l’Apollon de Clare, siège d’un fameux oracle. Ce qui nous ramène à la poésie énigmatique sinon hermétique qui appelle déchiffrement et interprétation. A Colophon sont associés les noms de nombreux poètes, écrivains, philosophes et personnages mythologiques, entre autres Idoménée, roi légendaire de Crète, qui sacrifia son fils à Poséidon, et vint trouver refuge dans la ville après avoir été banni par ses sujets ; Epicure, qui y séjourna ; Antimaque, poète et sculpteur, esprit critique qui professait que si les bœufs pouvaient peindre, ils représenteraient les dieux à leur propre image ; Xénophane, fondateur de l’école éléatique qui faisait de l’Être la pierre d’angle de sa philosophie ; Arachné, tisseuse émérite métamorphosée en araignée pour avoir osé porter ombrage par la perfection de ses travaux à la déesse Athéna.

La poésie n’est-elle pas un tissage de silence et de paroles, de dicible et d’indicible, chaîne de blanc et trame d’encre ? Or, Colophon, par le biais de la colophane, distillation de la térébenthine issue de la résine du pin maritime (qui sert à fixer les dunes de sable, à l’instar du mot poétique qui fixe une intuition fuyante sans pour autant l’élucider), est liée, entre autres, au frottage des crins des archets des instruments à cordes, des chaussons des ballerines et des planchers des studios de danse, mais aussi et surtout, en l’occurrence, à l’apprêt du papier, à la fabrication de l’encre d’imprimerie et à la confection de la cire à cacheter.

Le colophon est en quelque sorte le sceau de cire qu'ap-
pose le poète à la missive qu'adresse Alain Tasso à son lec-
teur. Il y manifeste un sens aigu de la qualité et du gram-
mage de ses papiers et de l'élégance de sa typographie arti-
sanale, avec une préférence marquée pour le Bodoni et le
Palatino dans leurs divers corps. C'est comme un chant de
gratitude à la beauté des papiers et des caractères où il
révèle, en outre, un souci du calendrier, une connaissance des
éphémérides qui déjà s'annonçaient tacitement dans le titre
agreste de sa collection *Les blés d'or*. L'achevé d'imprimer se
transforme ainsi en un précieux almanach des saisons.

L'essai *Les Fins de L'Image*, qui n'appelle pas a priori de
telles notations, est achevé d'imprimer « sur Scottia de
Curtis 135g en plein hiver 2009 *au moment de la chute des
neiges* » (italiques de l'auteur). Le soulignage de ce
« moment » n'est pas innocent. On sait le rôle primordial
que joue la neige - la chose et le mot - dans la poésie de
Tasso. Mais il y a plus ici : dans cette note météorologique
apparemment objective, il métamorphose la neige physique
en neige virtuelle, en ce grouillement chaotique (le chaos,
aussi, il en sait quelque chose) qui précède l'apparition de
l'image et qui suit sa disparition sur l'écran du téléviseur.
La neige, c'est le « bruit » absolu en théorie de l'informa-
tion, l'entropie maximale, le tohu-bohu de la Genèse. Dans
le titre du recueil, le mot « fin » prend ainsi un nouveau sens :
la fin de l'image et même ses fins, c'est la neige. D'où émer-
geront d'autres images qui seront suivies d'autres neiges, à
l'instar des cycles hindous de création et de destruction de
l'univers, au rythme de la danse de Shiva Nataraja. Même
s'il n'avait pas neigé ce jour-là (au fait, a-t-il neigé ?), il
aurait fallu inventer cette « chute ».

Le colophon du « livre-objet, boîte de poésie », contenant « 10 poèmes ainsi que 10 aquarelles manuscrits et peints manuellement par l'auteur sur papier Arches », note qu'il « restera certainement et heureusement unique. En ce jour de la Toussaint de l'an MCMIIIC ». Tasso convoque le ban et l'arrière ban de tous les saints pour patronner son livre «heureusement unique », achevé de calligraphier un premier novembre. Tous pour un, et un pour tous, puisque la boîte unique abrite les dix dessins et les dix aquarelles.

Voici un autre de ses nombreux livres d'artiste, *Pores*, « poèmes de Alain Tasso manuscrits par lui, peintures originales de Rita Awn sur Tiepolo de Fabriano pur coton 290g découpé a la main ». Sur les 16 exemplaires, 4 « demeureront la propriété du peintre et du poète / Septembre 1999 avant le début de l'hiver ». L'hiver, un autre thème clé de la poésie de Tasso, n'a pas encore commencé, c'est encore l'automne, mais il va venir et, avec lui, la neige qui recouvrira tout de son blanc manteau, effaçant les repères. Peu importe que le manuscrit ait été achevé en septembre. Ce n'est pas le mois qui compte, c'est cette perpétuelle attention simultanée ou, si l'on veut, multilinéaire au monde extérieur de la nature et au monde intérieur de la poésie, de la pensée et de l'émotion.

Cette sensibilité à la nature, aux travaux et aux jours, se traduit dans un *Cahier de Poésies*, « recueil de poésies calligraphiées par l'auteur en 1998 à Paris et à Beyrouth dans la joie des vendanges et au moment de la cueillette des pommes ». Sans avoir l'air d'y toucher, sous prétexte de précision géographique, Tasso met en regard les deux capitales qui sont les deux pôles de son nomadisme poétique. La ville,

symbole du sédentarisme, devient, par cette navette perpétuelle, symbole de la nécessité de passer sans cesse du Même à l'Autre et de l'Autre au Même. Le nomadisme s'étend des villes aux campagnes et des travaux d'écriture aux travaux des champs. Des raisins et des pommes, on tire de délicieux breuvages, de même que des mots et des vers Tasso sait extraire un suc qui réjouit le cœur et l'esprit. Là aussi, il y a plus, car le colophon enchaîne : « Accompagné d'aquarelles, ce livre constitue à présent un manuscrit exceptionnel en un seul exemplaire ». Tout comme avec les saints, Tasso a besoin de l'augure des fruits comme autant de talismans pour protéger l'unicité de son livre.

L'essai de Nimrod sur Alain Tasso *d'un chant solitaire* « a été achevé d'imprimer à la Saint Rodolphe, le 21 juin 2010 pour fêter le solstice d'été ». Le solstice d'été, le point culminant de la course ascendante du soleil qui, dès lors, va amorcer sa course descendante, d'abord vers « la joie des vendanges et de la cueillette des pommes », ensuite vers la « chute des neiges ». C'est le cœur de l'été qui déjà décline et annonce sa propre fin. Toujours, Tasso retourne, même s'il a l'air de s'en détourner, à ses thèmes privilégiés et ses saisons favorites. Au moment où le soleil va inverser son parcours, le besoin talismanique s'inverse, c'est un jour unique et un saint unique qui vont servir de tutelle aux 350 exemplaires de ce « chant solitaire ». Rédiger un colophon reviendrait en somme à pratiquer un rituel d'exorcisme, une manipulation magique, sous l'invocation des dieux de l'agriculture et de l'astronomie.

L'été est encore présent avec une prégnance accrue, voire une virulence inédite dans le colophon de *Rafales*, « poème

de Alain Tasso et peinture de Charles Khoury, achevé dans l'éréthisme estival précédant le troisième millénaire, sur Artistica de Fabriano pur coton 300 g découpé à la main ». On aura noté, dans presque tous ces colophons, l'importance, pour Tasso l'artiste et l'artisan, de tout ce que la main peut faire : écrire, manuscire, calligraphier, peindre, dessiner, découper, et son souci de consigner scrupuleusement tous ces actes.

Eréthisme ? Le comble de la chaleur s'accompagne de l'exacerbation de la tension, de l'hyperexcitation déclenchées par l'approche de la date fatidique du millénaire, dans la crainte irrationnelle du « bug » informatique qui détraquerait les ordinateurs et le monde à la fois, en une sorte de catastrophe cybercosmique sans précédent. Les prophètes de malheur prolifèrent, renouvelant des terreurs et des espoirs millénaristes archaïques. Les obsessions les plus enfouies se projettent violemment au dehors. Au-delà du contexte informatique, une simple échéance calendaire donne l'impression que, tel le soleil au zénith, tout va irrémédiablement basculer.

Tasso a réussi à condenser, dans ce terme du vocabulaire médical dénotant un état d'excitabilité anormale, la virulence de la température, la virulence des effrois d'esprits chauffés à blanc et la virulence de sa propre passion de collectionneur de mots spécialisés, insolites, obsolètes, rares ou précieux. La consignation d'une date devient, par cette trouvaille lapidaire, un étonnant tableau de l'état du monde, des esprits des autres et du sien propre. Ce qui induit, à son tour, l'éréthisme de la lecture et de l'interprétation chez qui tombe en arrêt devant ce vocable et cette phrase inopinés dans un achevé d'imprimer.

Presque toujours chez Tasso, le colophon, au lieu de conclure et de parachever, ouvre de nouvelles perspectives, ramifiées parfois à l'infini par leurs implications et les associations d'idées qu'elles initient. On dirait que son secret désir est de faire du colophon un incipit au lieu d'un explicite, un début plutôt qu'une fin.

En précisant le nombre restreint d'exemplaire tirés, tout au plus quelques centaines, quand ce n'est pas quelques dizaines, Tasso attire, sans avoir l'air d'y toucher, l'attention sur l'exigüité du lectorat de la poésie. Les exemplaires réservés aux « intimes » connotent l'importance de l'amitié dans la vie du poète. Quant à l'exemplaire unique qu'il se réserve, il montre à quel point il tient à meubler sa solitude de beaux livres-objets, tel cet exemplaire unique du recueil *Paysages de flot* « signé au crayon et enrichi de quelques encres originales et de plusieurs manuscrits de l'auteur, pliés en accordéon. Il porte la marque « épreuve d'artiste » et restera dans la collection personnelle de A.T. ».

Son dernier recueil *Brisants comme dictame d'un monde trépassé* « avec des manuscrits de l'auteur, accompagné d'icônes melkites » est « achevé le premier octobre dans la joie des vendanges, automne 2010, dans les ateliers de l'imprimerie Saint-Paul à Jounieh-Liban », à l'instar des autres volumes de la collection *Les blés d'or*. Est-ce le nom de l'imprimerie qui incite Tasso à convoquer d'autres saints sur les fonts baptismaux de ses livres ?

Le colophon devrait s'achever ici après avoir précisé que le livre a été tiré à 700 exemplaires. Mais voici qu'en un rebond tout à fait inattendu, comme s'il se ravisait, il pour-

suit en cinq lignes décisives : « Ce recueil de chevet/ étendue au cœur du monde / osera convoquer le quotidien pour le mener / vers l'essentiel/ *dans le chemin qui resplendit* ». Ces paroles, qui mériteraient une longue exégèse et de multiples interprétations, inaugurent une formule originale de colophon qui désormais consignerait non seulement des détails factuels mais également les intentions de l'auteur et bien d'autres choses encore.

Dans ce « recueil de chevet », ce livre donc spécialement élu, à lire, relire et méditer, Tasso livre la logique et le sens de sa démarche poétique. Il parvient, en dix brefs poèmes, à quintessencier encore la quintessence de ses thèmes, chaque mot, ici, évoquant dans l'esprit du lecteur familier de sa poésie tout un ensemble d'images, d'idées et d'émotions. C'est une « étendue au cœur du monde », comme si la poésie ouvrait un champ à elle dans l'épaisseur du réel, telles les *gypsophiles* (seul mot en italique dans le recueil) capables de pousser dans des terrains gypseux apparemment hostiles à toute vie organique. Par ce surgissement au cœur du monde, le quotidien, débarrassé de ses scories dans l'athanor poétique, se métamorphosera en l'essentiel – *dans le chemin qui resplendit*. Intervenant au « cœur du monde », la poésie sera efficace ou ne sera pas. Ce chemin fait écho à l'arrière-fond resplendissant des icônes qui, elles aussi, transforment les figures ordinaires en figures essentielles, hiératiques et sacrées. Il n'est autre que celui de l'écriture poétique. La poésie traverse les figures temporelles changeantes pour viser l'or immuable et intemporel du fond. Tout le reste n'est qu'illusion, fantasmagorie et mise en scène, bien que le poète reste, en fin de compte, l'ultime deus ex machina de tout ce théâtre d'ombres. Sans le *chemin qui resplendit*, on n'aviserait pas l'obscurité ambiante.

Il y a plus de choses dans un colophon qu'on ne présume. Je n'ai fait qu'écumer la surface, mais suffisamment pour montrer que la démarche de Tasso peintre, calligraphe et poète aspire à réaliser le sens profond prémonitoirement contenu dans le titre de sa collection *Les blés d'or* : un livre accompli, *achevé* sinon total, où rien ne soit fortuit, superflu ou gratuit, où même l'énoncé d'une date d'impression peut entraîner dans des chemins de traverse ramifiés où l'on aime à se perdre et se retrouver pour se reperdre encore.

Né à Beyrouth en 1943, **Joseph Tarrab** est journaliste, essayiste et critique d'art libanais. Après des études d'économie, de sociologie, de philosophie et de démographie et une intense activité théâtrale, il opte pour le journalisme culturel dans la presse francophone de Beyrouth. Successivement critique cinématographique et critique théâtral, il finit par se consacrer presque exclusivement à la critique d'art. Plus de 150 études, conférences, préfaces et introductions d'opuscules et de catalogues d'expositions individuelles et collectives. Monographies et livres d'art sur *Stélio Scamanga*, *Paul Guiragossian*, *Norikian*, *Nada Akl*, *Salah Saouli*, *Missak Terzian*, *Hussein Madi* et *Mohammad Al Haffar* (à paraître en 2010), ainsi que sur le photographe *Varoujan Sétian*. Contributions aux monographies de *Saloua Raouda Choucair*, *Hussein Madi*, *Shafic Abboud*, *Dorothy Salhab Kazemi* et d'autres. Plus : « *Un Monde en Transition- D'Istanbul à Marrakech* », avec Saad Kiwan et « *Le Cinquième Jour – Entre Ciel et Terre* » avec Mouna Bassili Sehnaoui. Membre de nombreux jurys. Enseignant universitaire, notamment en cinéma et histoire de l'art.